

chiffre peu élevé de sa garnison l'obligeaient à la plus extrême réserve.

—C'est pour cela que je n'ai point formulé de plainte contre vous, —fit Stewart Bolton avec autorité, en voyant le trouble de l'officier. —Vous allez seulement traiter mes troupes de votre mieux, car elles auront demain de rudes étapes à faire.

Le commandant s'empressa de protester de son zèle.

Et sur un ordre de l'agent secret, la bande qu'il avait raccolée s'avanza, ayant encore assez bonne mine, les rangs reformés et marchant militairement pour défiler sous les yeux de la garnison.

Le chef du poste, désireux d'effacer toute mauvaise impression dans le souvenir du visiteur, l'invita à partager sa table et donna des ordres pour héberger largement les partisans.

Stewart Bolton accepta l'hospitalité qui lui était offerte.

N'allait-il pas être bientôt anobli ? Il l'espérait du moins.

Son préteud écuve, debout derrière lui, le servait ainsi qu'un homme de qualité.

—Moi qui ai servi les autres, je serai donc duc ou chevalier, j'aurai des laquais, moi aussi,—pensait-il, des vapeurs d'orgueil montant à son cerveau.

Quant aux partisans qu'il avait décidés à le suivre, l'officier ayant recommandé de les sustenter d'une façon particulière, ce fut bientôt une véritable orgie.

Un gradé de la garnison ayant voulu les rappeler au silence, il fut malmené ; et comme il avait appelé à l'aide, une rixe éclata entre les instrus et les soldats du poste.

Stewart Bolton vit arriver le jour avec un véritable soulagement.

Les soudards n'avaient fait que boire, se disputer et chanter à tue-tête toute la nuit, et il se demandait, non sans anxiété, s'ils allaient être capables de marcher.

A tout hasard, il envoya son "écuyer" demander à l'espèce de sergent qui les dirigeait si ses hommes étaient en état de se remettre en route.

—Un routier digne de ce nom n'est jamais plus dispos que lorsqu'il est ivre,—répondit ce dernier en titubant.

Et d'une voix enrouée par la boisson, il cria l'ordre de rassemblement, entremêlant ses commandements des plus grossières injures à l'adresse de ses soudards.

Un quart d'heure après, toute la troupe était rangée tant bien que mal en bataille.

Il n'aurait pas agi différemment s'il s'était agi d'ennemis déclarés.

Stewart Bolton et ses argoussins murmurèrent de sourdes imprécations devant ce témoignage peu équivoque d'hostilité.

Le premier surtout.

Il se demandait si, excités par les liqueurs fortes, ces bandits enregimentés ne lui feraient pas un mauvais parti, une fois arrivés dans les bois.

La fermeture du poste ne lui permettait pas de se soustraire à cette éventualité, et il dut se résigner, jetant de côté des regards inquiets sur son escorte ayant bien plus l'air d'un prisonnier que d'un chef suprême.

L'officier du poste n'avait pu lui fournir aucune indication sur la direction prise par Christie de Clinthill depuis la rencontre dont l'espion gardait un si amer souvenir.

Il lui fallait donc se résigner et continuer à reyenir sur ses pas jusqu'à l'endroit de la route où sa mauvaise étoile l'avais mis en présence de l'ancien écuve.

Une fois là, il comptait poursuivre les Ecossais comme on chasse le gibier, à la piste.

Malgré l'écrasement résultant de leur nuit orageuse, les partisans avaient peu à peu repris leur aplomb, selon la promesse de leur sergent.

Habitués à tous les excès, ces hommes, après leur premier abruissement, semblaient avoir retrouvé une nouvelle vigueur, sondant le terrain, flairant en quelque sorte autour d'eux, cherchant à découvrir l'ennemi.

Le sergent avisa un rocher élevé, d'escalade assez aisée.

Il appela deux de ses suivants dont il connaissait l'habileté de trappeurs, et les y envoya.

Il les vit sonder l'horizon.

Puis, tout à coup, les deux hommes quittèrent leur observatoire.

Mais, loin de retrograder vers la troupe, on les vit descendre sur le côté du rocher et disparaître totalement.

—Ils doivent avoir remarqué quelque chose, fit le sergent.

Pourtant, le temps s'écoulait et l'on commençait à se demander s'ils n'auraient pas été attirés dans quelque traquenard, lorsqu'on les vit reparaitre sur une crête dénudée, au loin.

Ils longèrent l'arête un instant, puis se plongèrent derechef en plein bois.

Voici ce qui s'était passé :

Les deux hommes dépechés ainsi à la découverte étaient réputés pour l'acuité de leur vue.

Ils étudiaient l'étendue d'un regard perçant, lorsque l'un d'eux

crut apercevoir un mince filet de vapeur blanchâtre s'élevant du sol sur un pic écarté.

Le soudard se déplaça pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'une illusion. Il ne s'était pas trompé.

Il fit part aussitôt de sa découverte à son camarade.

—C'est singulier, observa celui-ci. On aperçoit personne ; ce que nous voyons ne peut être un foyer allumé par quelque voyageur, et cependant, il y a du feu là-bas !

Et s'étant rapidement consultés, les deux partisans s'étaient dirigés d'un commun accord vers l'endroit où se produisait le phénomène qui avait attiré leur attention.

Soudain, la stature de l'un d'eux réapparut sur un sommet écarté, presque invisible à cause de l'éloignement.

Et le son de son cor retentit.

—Ils nous appellent, dit joyeusement le sergent. Ils ont découvert du nouveau.

Et portant l'embouchure de sa trompette de commandement à ses lèvres, il en sonna à son tour.

Un éclair anima l'œil assombri de Bolton.

—En route ! commanda-t-il avec animation.

Il passa le premier.

En haut, sur le pic où les deux batteurs d'estrade les attendaient, ceux-ci continuaient à fouiller l'espace en attendant leur venue.

Mais aucune silhouette d'êtres humains autres que la troupe anglaise ne se montrait sous le dôme du ciel.

Aux deux tiers du chemin, l'agent secret fut obligé d'abandonner sa monture qui glissait sur le rocher aride.

Il tendit les rênes à l'estafier qu'il appelait son écuve, pour continuer à jouer au grand personnage déguisé.

Et insensible à la fatigue, il continua de marcher en tête.

—Ah ! Christie de Clinthill,—murmura-t-il,—si je te tiens cette fois avec ton petit démon de protégé, ce ne sera plus la prison que je te réserverais. Tu m'as prouvé qu'en sort. Pas de pitié, ni pour l'un ni pour l'autre : il n'y a que la fosse d'où l'on ne revient pas.

Les partisans suivaient, excités dans leur restant d'ivresse ; leur cupidité et leur férocité instinctives supplantant déjà le profit qui les attendait, puisque leurs éclaireurs les appelaient.

Le père du comte de Verbrock posa enfin le pied sur le sommet où les attendaient les deux soudards envoyés à la découverte.

Ceux-ci lui montrèrent silencieusement un tas de cendres.

Ces cendres étaient épargillées ainsi que des tisons éteints, indiquant évidemment que ceux qui avaient allumé précédemment ce foyer en avaient dispersé les débris avant leur départ.

Cela prouvait qu'ils avaient eu l'intention de ne laisser subsister aucune trace de leur passage en cet endroit, ainsi que l'aurait fait un brasier continuant à lancer dans l'air ses langues de flamme et sa fumée.

Mais le destin avait déjoué leur prudence.

Après avoir indiqué les cendres éparses, le doigt des batteurs d'estrade désignait une grosse souche, du moignon torde de laquelle sortait un filet de fumée blanche, semblable à quelque imperceptible vapeur.

A cette vue, une lueur aiguë traversa la prunelle de Stewart Bolton, en même temps qu'un véritable halètement de chiens sentant la curée sortait de la poitrine des partisans.

Les uns et les autres avaient compris.

Ce faible indice, cette fumée insignifiante de cette souche qui avait persisté à brûler, ce rien indiquait nettement que les Ecossais étaient passés par là.

Et ils devaient être peu nombreux, à en juger par les seuls débris qui restaient.

—Tant mieux !—pensaient les soudards,—leur extermination ne sera que plus aisée.

Le sergent se baissa, ramassa le tison.

C'était une souche à demi pourrie ; le bois était à peu près réduit à l'état d'amadou.

Et tandis que les autres tisons s'étaient éteints rapidement, après que Christie de Clinthill ou Ketty les avait épargillés, celui-ci avait continué à charbonner lentement à l'intérieur.

Actuellement, cela semblait dire aux hommes qui étaient là :

—Ceux dont vous avez résolu le massacre ont passé par ici. Cherchez : vous trouverez !

Le sergent s'était redressé, interrogant le terrain.

—Ceux qui ont séjourné là ont quitté cet endroit depuis au moins un jour, sinon davantage : ça se reconnaît à la lenteur avec laquelle ce bois a dû brûler.

Stewart Bolton se mordit les lèvres de dépit.

Deux jours peut-être : les Ecossais devaient être loin !

Tout à coup, l'un d'eux poussa un cri de joie qui, répété, parvint jusqu'à l'ancien intendant et au sergent.

Il brandissait un lambeau d'étoffe qu'il venait d'apercevoir et d'enlever aux épines d'un buisson.

Stewart Bolton s'était hâté de rejoindre le soudard. Il tressaillit